

TIGRE ET LION

DRAME DU DÉSERT

Un de nos excellents officiers du régiment des zouaves pontificaux, qui avait servi quelques années comme officier dans l'armée française en Afrique, nous entretenait, certain soir, au célèbre café "Colonna," rue du Corso, à Rome, de la rude vie du soldat dans ce pays plus célèbre par saint Augustin, cardinal Lavignani et ses pères blancs, que par le fameux exploits des Carthaginois.

Avec mon droit d'insolence si paternellement toléré par tous nos officiers, depuis l'illustre général de Charette, ou notre bien-aimé colonel Allet, jusqu'au dernier sous-lieutenant, je lui dis tout à coup :

— Mon capitaine, c'est fort bien, ces marches et contre-marches, ces guérillas et ces embuscades. Mais, en fait d'embuscades, n'en avez-vous jamais tendu au lion, au tigre, ou autres carnassiers de ce genre ?

— Oui, me répondit-il ; il y a longtemps que je te vois venir : tu veux sans doute une histoire ?

— Oui, oui, capitaine, s'écrièrent tous les officiers présents (et moi, qui n'étais que simple caporal alors : je n'avais pas dix-huit ans). Une histoire ! dites-nous une histoire !

Et le bon capitaine, secouant la cendre de son cigare sourit devant cette insistance. Ramenant son épée devant lui et s'appuyant sur la garde, il commença : écoutez, mes enfants chéris, ce que nous raconta notre capitaine :

" Nous avons quitté Blidah, assez belle ville d'Algérie à douze lieues et demie d'Alger, et marchions vers le sud. La chaleur était accablante ; nos hommes — j'avais avec moi la moitié de ma compagnie avec mon sous-lieutenant — haletaient sous le soleil, la poussière nous aveuglait : nous n'étions pas loin du Sahara. En ce moment, nous vivions en paix avec les turbulentes tribus de Touaregs, de Kroumirs, de Kabyles et autres barbares.

" Vers les dix heures du matin, un samedi, nous arrivons à une oasis magnifique, pas très grande : juste ce qu'il nous fallait pour établir un campement, et laisser à mes hommes un jour ou deux de repos. Ils en avaient, certes, bien besoin !

" Nous avions avec nous quelques marchands de Mourzouk, cette ville du Fezzan si renommée parce qu'elle est le rendez-vous des caravanes du Sahara. Ces gens, fort au courant du pays, me proposèrent une partie de chasse à une quinzaine de lieues plus au nord : nous serions quatre, montés sur les chameaux de ces négociants.

" Laisant la garde du camp à mon sous-lieutenant, je pris avec moi mon ordonnance, brave garçon alsacien, qui se fut jeté au feu pour moi.

" Et nous partîmes. Il était quatre heures de l'après-midi.

" Vers sept heures, grâce à nos chameaux, nous arrivions. Laisant nos montures en sûreté et sous la garde d'un des Africains, nous nous enfonçâmes dans les hautes herbes et les broussailles, à la recherche d'une sente quelconque. Le marchand tripolitain nous accompagnant, marchait devant : je le suivais, mon ordonnance fermait la marche.

" Bientôt, nous atteignions une mare traversée par un filet d'eau, et nous nous installions, assez rapprochés l'un de l'autre, sur des tertres formés par les racines soulevées des arbres nous abritant : devant nous, la sente bien battue, par où venaient se désaltérer les nimaux sauvages.

" Vers neuf heures du soir, par un ciel d'une pureté admirable, nous entendons un sourd rugissement. Nous étions sous le vent ; nous ne bougions pas plus que des statues. Nos fusils Lefauchaux dument chargés à balle, nous attendions, le doigt sur la détente, le revolver à la ceinture, le coutelas entre les dents, quand tout à coup, un autre rugissement, puissant, sonore, avec des roulements comme des éclats de la foudre, retentit en avant de nous.

" En ce moment, je distingue, dans le clair obscur de la sente, un énorme tigre s'avancant en rampant, cauteusement, avec ces précautions du chat guettant une souris.

" D'un autre sente venant rejoindre celle sur laquelle nous étions échelonnés, j'aperçois un magnifique lion : les deux redoutables maîtres du désert se sont vus, ils ne peuvent reculer ni l'un, ni l'autre. Aucun des deux, d'ailleurs, ne paraît y songer !

" Un nouveau rugissement, mais en double, retentit : nous en sommes assourdis ! — Le tigre s'est replié sur lui-même, le lion est arrêté, la gueule contractée dans un rictus effroyable ; il se bat les flancs de sa longue queue touffue. Ils sont à petite portée de fusil de moi, qui suis le premier : je vous avoue que je ne pense point à tirer !

" Comme un ressort qui se détend, le tigre a bondi... Plus prompt que l'éclair, le lion s'est enlevé du sol, les deux fauves se rencontrent comme se rencontreraient deux boulets de canon tirés simultanément l'un contre l'autre. — Ils tombent entrelacés. — De raucous rugissements, le bruit des énormes mâchoires, les hurlements de douleur, tout vous terrifie !

" Dix minutes — dix siècles ! — dura le combat. Enfin, d'un coup de sa terrible griffe, le lion renverse le tigre, le découd : un râle du félin — c'est fini ! — Le lion, vainqueur, reste un instant la patte sur le cadavre de son ennemi, dans une pose pleine d'audace et de défi. (*)

" Je l'ajuste à la tête... je presse la détente... le vainqueur, à son tour, roule pantelant sur le tigre.

" Nous emportâmes les fourrures. A cinq heures

(*) Voir gravure, page 648.

du matin, nous étions de retour au camp, sans autre rencontre."

Je remerciai mon bon capitaine, me promettant de conter un jour cet exploit aux enfants sages. Il y a près de vingt-neuf ans que je me fis cette promesse : vous voyez, mes petits amours, qu'il n'y a pas prescription.

F. PICARD.

PLUS DE BOSSUS

La communication extraordinaire que le docteur Calot a faite, ces jours derniers, à l'Académie de médecine prouve une fois de plus, à l'encontre de l'opinion émise par M. Brunetière, que la science est loin de faire faillite en ce siècle de progrès. On a donné la parole aux muets, aujourd'hui on redresse les bossus ; n'a-t-on même pas parlé ces temps derniers, un peu vaguement il est vrai, de rendre la vue aux aveugles ?



ENFANT BOSSU DEPUIS CINQ ANS

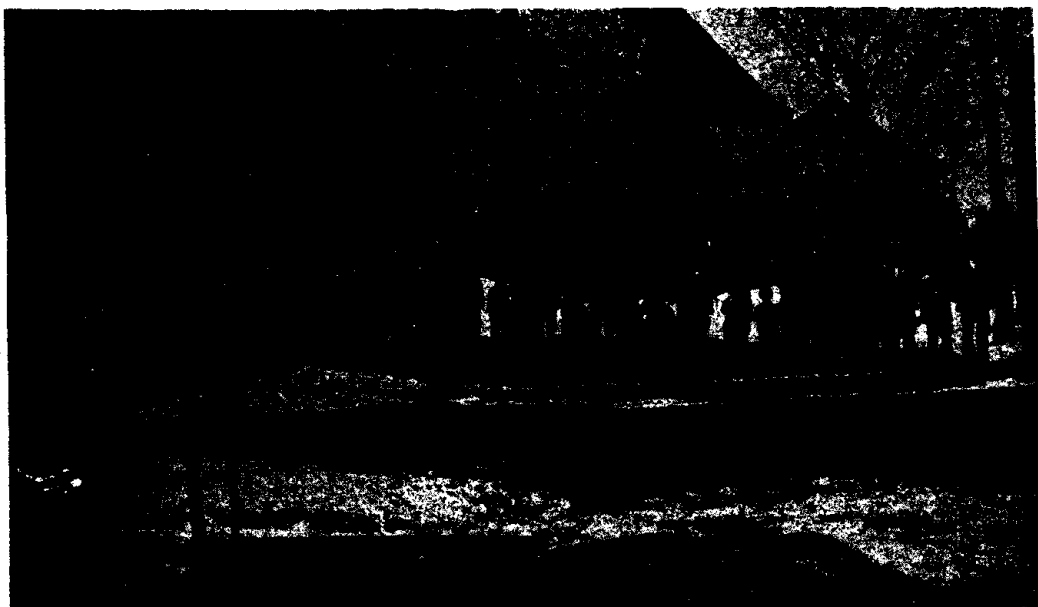
Toujours est-il que les générations qui suivront la nôtre n'auront plus le spectacle de ces malheureux êtres déformés et ridicules qui souffrent toute leur existence de leur infirmité. Le docteur Calot redresse les bossus ; il a déjà opéré ce prodige sur trente-sept sujets ; et, ce qui est aussi merveilleux que sa découverte, toutes ses opérations ont réussi. Disons tout de suite que, seuls, des enfants ont été traités.

Pour donner une idée bien exacte de sa manière de procéder, le docteur Calot fit passer devant les yeux de ses maîtres des photographies représentant des enfants bossus et un instantané pris pendant l'opération.

Puis une porte s'est ouverte et les académiciens ont vu défiler devant eux, droits comme des peupliers, une douzaine de garçonnets dont ils avaient la photographie prise avant l'opération.

Deux mots d'abord sur le docteur Calot qui, inconnu hier, sera célèbre demain.

C'est un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie franche et ouverte, le regard doux, l'al-



SAINTE-ANNE DES PLAINES.—APRÈS LA MESSE